

Brèves littéraires

Brèves

L'art d'épuiser son inspiration ici et là

Luc Paradis

Volume 8, numéro 1, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, L. (1992). L'art d'épuiser son inspiration ici et là. *Brèves littéraires*, 8(1), 43–56.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1992

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LUC PARADIS

L'art d'épuiser son inspiration ici et là

Cette conversation terminée, nous convînmes de nous rejoindre à l'entrée de la galerie où nous avions rendez-vous pour quatorze heures. Do nous avait conviés au vernissage d'une exposition d'art visuel concoctée par un de ses amis de longue date, un certain Aimé Descaves que nous ne connaissions ni personnellement ni de réputation. Elle nous avait assurés que cette exposition-choc ferait un tabac et serait une excellente occasion de nous ouvrir à un monde artistique autre que la lecture de romans. Dubitatifs devant tant d'empressement, nous avons accepté avec joie, tout en nous promettant de ne pas y aller sous un prétexte inventé à la dernière minute. Mais Do nous avait pris de vitesse : elle avait téléphoné à Chandail le matin même pour lui rappeler notre engagement et avait réussi à convaincre cette dernière de le respecter en lui faisant miroiter l'avantage principal de l'événement : du vin gratuit à volonté. Après s'être assurée que nous n'aurions rien d'autre à faire qu'être présents et saluer son Aimé Descaves lorsqu'elle nous le présenterait, Chandail se rendit à la demande empressée de Do et lui promit que je l'accompagnerais, non pour lui faire plaisir, mais parce que j'en avais envie. Tu parles que j'en avais envie !

— Pourquoi tu voudrais qu'on aille là, chère ? Tu le sais que ce sera plein de dévôts qui ont remplacé leur sens critique, leur rigueur d'analyse ou une saine suspicion de vérités toutes faites par un mégaphone qui répète toujours le même discours idéologique avec lequel on nous abrutit depuis des années. Tu voudrais qu'on aille se ridiculiser à discuter avec des gens tellement convaincus de posséder la vérité qu'ils vont nous regarder comme de pauvres ignares trop bêtes pour saisir l'ampleur de leur vérité ?

— C'est pas tout à fait comme ça que j'avais envisagé la chose...

— Leur absence de sens critique, ils appellent ça de l'ouverture d'esprit. Ils vont nous croire indignes d'être transfigurés par leur foi.

— Cher, tu mésestimes beaucoup trop la force de notre sale petite ironie et de notre propension à la dérision. Ils ne s'apercevront même pas qu'on se moque d'eux. Et puis, nous aussi on est convaincus d'avoir raison, que ce sont eux les précieux ridicules. Et puis le vin est gratuit, moron. Tu ne vas pas me laisser me saouler la gueule toute seule un bel après-midi comme celui-là ?

— Bon, donne-moi l'adresse et on se rejoint là.

À vrai dire, ce n'était pas tout à fait une question que posait Chandail, mais plutôt un gros piège à moron que je ne saurais éviter, comme cela se confirma plus tard. Ah ! maudite boisson, on le dira jamais assez.

Nous y serions allés à reculons et nous serions heurtés dos contre dos devant l'entrée de la galerie d'art que le choc n'aurait pas été plus grand pour moi : Chandail

s'était maquillé les yeux. Mêlé à l'appréhension de me voir me moquer d'elle à tue-tête, ça lui donnait un regard de chien battu qui n'est pas près d'en redemander; je décidai donc de faire comme si de rien n'était. Mais Chandail n'allait pas être si naïve et me laisser m'en sortir si facilement.

— Dis-le, chose ! Tu crèves d'envie de faire un commentaire, tabarnac !

— Tu sais ce que j'ai lu dans un magazine, hier justement ? Une esthéticienne, en faisant l'évaluation de différents maquillages, a osé affirmer sans rire que, et je cite, «certains fards à paupières ne parlent pas, ne disent rien!» Je te jure, chère, c'est exactement ce qu'elle a dit. Fuck, l'idéologie publicitaire est partout, on est envahis, regarde tout autour, on investit toute futilité d'un sens, n'importe lequel. On pourra pas y échapper, à moins de se réfugier chez toi pour le reste de nos jours, de ne plus écouter la radio ou la télé; ce qui est hors de question, on finirait par s'entretuer à force de faire semblant de se supporter ... Non mais bon, j'exagère comme toujours, je le sais, on peut pas condamner cet ersatz de pensée — après tout, la médiocrité d'esprit est l'apanage de tous — mais on peut au moins condamner le manque d'esprit critique qui règne devant ce genre d'affirmation et sa diffusion éhontée, non ?...

— Heille, cher, dis quelque chose ou je retourne chez moi tout de suite !

— Des fards à paupières qui ne disent rien ! Imagine...Une chance ! Te vois-tu dans une réception quelconque en train de flirter avec un type qui t'intéresse ? Puis, tout d'un coup, ton fard à paupières lui dit :

«Réveille bonhomme, y'a rien qu'une guidoune désespérée de pogner comme elle qui se maquille au rouleau ! Non mais...»

— Bon, t'es content, là ? Regarde-moi bien parce que ça n'arrivera plus.

— Je suis vraiment obligé de te regarder ?

— Ta gueule, rentre ta chemise et suis-moi.

Il était alors deux heures pile. Il aurait été plus chic de nous montrer avec quelque retard, mais nous n'allions pas courir le risque de nous retrouver devant des bouteilles vides. Notre intégrité tient à des raisons pleines de parasites douteux, on le sait trop bien, inutile de nous le rappeler, rentrez vos chemises et suivez-nous.

Notre grande force, c'est d'être capables de répondre du revers de la main «oui oui, nous autres aussi on a lu ça !» à tout ce qui ressemble à une référence ou à une allusion littéraires destinées à éclaircir certains propos ou à en souligner l'intelligence. Notre avantage n'est pas d'avoir véritablement tout lu, c'est d'être capables de le laisser entendre avec une certaine crédibilité. Jongler avec des concepts suffisamment vagues pour laisser entendre qu'ils sont connus de tous, sans avoir l'air d'y toucher et sans nous compromettre, est l'une de nos spécialités pour masquer l'ignorance que nous entretenons avec complaisance. Et c'est aussi une excellente façon de décourager toute conversation soi-disant intelligente que nous ne pouvons de toute manière entretenir une fois qu'on a avalé notre sixième verre de vin. Le vin nous monte plus vite à la tête que les idées. C'est dire à

quel point nous étions préparés à toute éventualité désagréable.

Nous entrâmes et fîmes le tour de toutes les pièces où étaient exposées les œuvres d'Aimé Descaves après avoir repéré la table à vin et décidé du parcours à suivre pour nous y rendre sans avoir l'air de deux alcooliques incapables de s'avouer leur vice et de s'y soustraire. Dans les cent quarante-deux secondes que nous consacraâmes à observer avec minutie la vingtaine d'œuvres exposées, nous entendîmes au moins trois ou quatre discours louangeurs tellement pompeux qu'ils nous donnèrent le tournis et, avec lui, l'envie de nous asseoir pour reprendre nos esprits.

— «Les vagues se mettraient-elles à réfléchir, elles croiraient qu'elles avancent, qu'elles ont un but, qu'elles progressent, qu'elles travaillent pour le bien de la Mer, et elles ne manqueraient pas d'élaborer une philosophie aussi niaise que leur zèle»¹, me dit à l'oreille Chandail, qui peut citer des pans entiers de l'œuvre de Cioran sans avoir l'air d'y toucher, une fois que nous fûmes à l'écart du vacarme et de la foule réunie dans la plus grande pièce. «C'est de la complaisance purée simple!», ajouta-t-elle avant de caler le verre de Chianti que je venais de lui apporter.

— Tu sais, chère, lui dis-je, il semble que pour qu'un artiste soit un véritable grand artiste, il faut qu'il soit

1 E. M. Cioran, *Écartèlement*.

incompris. Alors voilà notre vocation toute trouvée : on va faire ceux qui ne comprennent rien ! okay ? On est tellement bons là-dedans.

Chandail et moi, on est tellement obtus que là où plusieurs voient subtilités formelles, nuances allusives et références enchevêtrées dans un héritage culturel qu'on peut disséquer par strates, liens, structures et analyses en fonction de ses contradictions assumées, archétypes, messages moralistes et autres secrets, nous ne voyons que chyme régurgitée parce que machouillée trop rapidement plutôt que dégustée avec appréciation. Mais il est vrai que nous ne sommes que des jaloux incapables de mettre la main à la pâte de l'art; de quel droit critiquons-nous donc alors ? Celui de la légitime défense, répondons-nous, devant toute cette agression artistique qui se gausse de sa grandeur. Nos moqueries sont de légitimes petits cailloux dans la fronde de David qui en a marre de toute l'ombre projetée par Goliath. On n'a rien contre la beauté d'une pâte levée, on peut estimer hautement la qualité d'un travail d'orfèvre, on peut même l'examiner en détail sans trop nous lasser, mais c'est le tintamarre amplifié et interminable de ses cloches qu'on ne peut plus supporter. Ce sont les discours qui accompagnent chaque œuvre artistique que l'on ne peut plus entendre. C'est leur prolixité que l'on vomit et leur prolifération. Couper des cheveux en quatre pour en faire une spécialité est de la complaisance dans l'érudition vaine et fanatique; évaluer une œuvre à la lumière de critères fictifs pour pouvoir ensuite claironner «Regardez ce qui vous a échappé ! Je le souligne, car à moi cela n'a pas échappé ! n'est que plate

condescendance; le verbiage théorique et abscons des commentateurs artistiques, on n'est juste pas capables de l'avaler.

Cela dit, c'était au tour de Chandail d'aller remplir les verres, mais elle refusa d'y aller seule au cas où quelqu'un aurait l'idée de croire qu'elle s'ennuyait, seule dans la foule, et qu'elle avait besoin de sa conversation pour se distraire agréablement. Je l'accompagnai; nous demandâmes chacun quatre verres avec le flegme de ceux qui ne tolèrent pas qu'on les persécute avec des questions mesquines juste bonnes pour le menu fretin mondain. En revenant vers notre petit coin de solitude, tout près d'une énorme poubelle de métal qui avait mérité quelques mots d'admiration sarcastique de notre part quelques moments plus tôt, je perdis momentanément Chandail en chemin : elle s'était arrêtée au milieu d'un cercle s'abreuvant des paroles d'un jeune esthète qui, lui, semblait s'enivrer de son propre discours. J'intervins tout juste avant que ça ne dégénère en rixe ou, si l'on préfère, que ça pète sous le bouchon.

— Après tout..., dit le jeune esthète en ayant l'air de jouir avant tout le monde de la suite de ce qu'il n'allait pas s'interdire de déclamer, ...il est tout à fait possible que le sourire équivoque et énigmatique de la Joconde, qui a remué tant d'hypothèses, des plus farfelues d'originalité colorée aux plus rigoureuses bêtises solennelles, n'ait été en fait que le visage gentil que s'efforçait de présenter le modèle patient au peintre joyeux qui trouvait un véritable plaisir à disposer ainsi de quelques heures de joie, sinon de répit par rapport à des

recherches scientifiques marquées par la contention d'esprit et la solitude. Et encore, peut-être ce sourire n'est-il que le résultat d'un trait raté qui a décidé de sa forme définitive sur la toile. Ou peut-être...

— Ou peut-être ne faites-vous qu'ajouter à cette galerie philosophique de suppositions qui prennent des allures de présomption dès lors que tout sens critique s'estompe dans le vin, rétorqua Chandail, sourire aux lèvres, avant de caler le premier de ses verres... Parce que, voyez-vous, cher petit crottin...

— Chandail ! Chandail ! Viens voir mononc' deux secondes, j'ai des bonbons pour toi !..., m'exclamai-je en l'entraînant par le bras, ce qui conclut sa courte intervention qui ne sut recueillir que quelques froncements de sourcils pleins de mépris.

— Non mais t'es complètement cinglée, chère, ou quoi ? Tu veux pas faire scandale ici, quand même, ce serait bien trop cliché. Et puis on va pas faire honte à Do, elle nous en voudrait bien trop. Si t'es pas capable de boire comme du monde, donne tes verres à mononc', lui il va te montrer comment on fait...

— Mais on va pas laisser faire ça ? C'est pas vrai ?

— On va pas laisser faire ça certain, chère, c'est moi qui te le dis. Mais on va le faire à notre manière. La médisance, on est bons là-dedans; bien c'est ça qu'on va faire, et en masse. Mais tranquilles dans notre petit coin, comme de vrais petits jaloux haineux. Qu'est-ce que t'en dis ?

À vrai dire, ce n'était pas tout à fait une question que je posais à Chandail, mais plutôt un gros piège à vache

qu'elle ne saurait éviter, comme cela se confirma sur l'instant.

— Regarde par là, me dit Chandail en pointant vers un type de belle allure qui écoutait les propos inaudibles d'une jeune fille qui se pâmait devant lui, tout en remerciant les quelques personnes venues lui adresser quelques mots gentils. ...Ça doit être lui, le Aimé Descaves. Y'a pas l'air aussi bête que tous les autres, du moins pas aussi imbécile qu'elle. Si c'est vrai que le talent lui sort par les oreilles, alors il ferait mieux de se les boucher pour rester sourd aux compliments et à la critique pour éviter que ça coule en gaspillage.

Quand Chandail dit des choses que je ne comprends pas tout à fait, je m'empresse toujours d'acquiescer en opinant de la tête et en calant mon verre comme s'il n'y avait rien d'autre à ajouter à un trait de génie pareil. Mais à l'insistance que mettait Chandail à observer Aimé Descaves et la jolie jeune femme qui lui tenait compagnie depuis déjà un bon moment, je crus comprendre qu'elle avait repéré la cible mais qu'elle n'osait tirer la première de crainte que je ne la crusse jalouse de cette même jeune femme; il était donc de mon ressort de la relancer. Autour des écrivains, chorégraphes, artistes-peintres, metteurs en scène et autres, tournent toujours quelques parasites de l'art, quelques amibes de salon — dont la rigueur d'analyse n'est certes pas l'attribut premier — qui espèrent récolter un peu de gloire par association ou tirer prestige de leur parasitage. Chandail et moi en connaissons quelques-uns, et il s'en trouvait justement une sur place ce jour-là, à ce qu'il me semblait.

— Pardonnez-moi, mais vous me semblez passer à côté du caractère chaud et organique de l'œuvre. Pourquoi ne pas plutôt accepter l'affirmation du matériau inattendu qui occupe l'espace et redéfinit même la relation à l'espace dans sa disposition ? Ça fait quand même intervenir des préoccupations esthétiques, non ? Ça remet en question la progression de l'art, ça évoque des sentiments, ça touche un registre émotionnel profond, on ne peut le nier, n'est-ce pas ? Et puis ce n'est pas seulement la représentation d'une étape importante dans l'art visuel qui rappelle le cheminement vers le minimalisme, c'est aussi et avant tout une œuvre profondément environnementale parce que biodégradable...

(Chandail et moi, les métaphores, on n'y comprend rien... si ce qu'il avait dit était bien une métaphore. Déjà à la petite école, on comprenait tout tout croche. Quand on nous dit, durant un cours de catéchèse, que Jésus avait multiplié les poissons au bord du lac, on pensa tout de suite que ça voulait dire qu'il avait élargi le nombre de ses fidèles par un autre discours. L'abbé avait appelé ça de la très mauvaise foi de notre part; mais on n'y comprenait vraiment rien, je le jure !)

Ma première réaction fut de tourner les yeux vers Chandail. Je sentis toute sa haine des parvenus bouillir en elle, même si elle préservait les apparences d'une pierre. (Que c'est donc vrai que certains silences sont plus éloquents que toutes les paroles, oh mon dieu mon dieu ! Quel est le génie des Carpathes qui a dit ça ?) Pour faire diversion, avant que Chandail n'explose, je dis la première chose idiote qui me traversa l'esprit.

— Mais ça reste quand même aussi et surtout des étrons d'excréments humains disposés dans des assiettes de carton, non ?

— Vous refusez de voir le reste, vous remettez cette installation en question parce que, pour vous, ce n'est pas de l'art. Mais c'en est puisque ça suscite votre réflexion et vous force à remettre en question vos conceptions !

— Maudit tabarnac de câlce !... éructa Chandail d'un seul coup.

— Pardon ? demanda Aimé.

— Oh rien ! hurla-t-elle à son adresse. C'est juste de la poésie urbaine qui puise son inspiration dans l'iconographie judéo-chrétienne ! 'Sti !

Certains créent pour la postérité de leur nom, d'autres pour la célébrité immédiate de leur personne, peu pour refléter vraiment leur démarche intérieure, pour traduire ce qu'ils vivent. Chandail et moi en voulions à Aimé de s'être abaissé à la deuxième option, bien que nous sachions que faire scandale de salon était la méthode la plus efficace pour sortir de l'anonymat et faire connaître son travail. Mais ce que nous ne pouvions souffrir, c'était de le voir justifier ses sentiments d'extase empruntés par un discours boursouflé.

— Tu vois la belle leçon de vie, chère ? Quand tu désespères d'avoir à la conscience tout le vide, le hasard et l'absurde de ta vie, tout ce qui te donne le vertige du désespoir et te fait regretter d'avoir perdu ton innocence bénie, discute dix minutes avec un petit agneau qui voit du beau et du rose partout partout (surtout dans sa tête)

et je te garantis qu'autant de bêtise va te faire préférer ton malheur à cette belle innocence niaise qui pue le cocon et l'hypocrisie.

— Es-tu assez écoeurée, là, chère ?

— Je pense que je vais être malade...

— Ben ça t'apprendra à t'occuper de la chose artistique plutôt que de ton estomac, chère. La prochaine fois, tu déjeuneras avant.

À la demande polie mais sans possibilité d'argumentation de quitter les lieux sur-le-champ qui s'ensuivit, nous répondîmes favorablement, mais seulement après avoir obtenu la permission de nous sauver avec chacun une bouteille de rouge à la main en retour d'une promesse d'accélérer la démarche.

Jamais nous n'attendîmes Do à la sortie pour lui dire notre façon de penser. C'eût été inutile de toute manière puisque, comme nous l'apprîmes plus tard dans la soirée, elle ne s'était jamais présentée au vernissage : elle s'était montrée chez Thébès vers deux heures moins vingt pour prendre un premier verre et n'en était ressortie que trois heures plus tard, aussi ivre que nous l'avions été. L'estie ! Et dire qu'on s'était retenus de faire nos soûlots jaloux et hostiles juste pour lui faire plaisir ; ça nous apprendra.

(Extrait d'un roman à paraître)